

Luttes etC.

Journal éphémère de témoignages et autres baffouillements utcéens à contre-courant



EDITO

IL ÉTAIT UNE FOIS L'HISTOIRE d'une petite boîte carrée et tout à fait étanche. Elle comportait seulement deux fentes. Pour les distinguer de son revêtement tout à fait lisse, il fallait s'y reprendre à plusieurs fois.

A chaque nouveau cycle lunaire, la propriétaire de la boîte y introduisait des petits bouts d'argile informes par l'une de ces fentes. Ils étaient de toutes les formes et de toutes les consistances.

Parfois la propriétaire secouait la boîte, parfois pas. Parfois elle introduisait de nouveaux petits bouts en cours de cycle, parfois elle en retirait. Mais toujours, le résultat était le même, et toujours cette dernière semblait satisfaite : à chaque fin de cycle, les petits bouts d'argile ressortaient par la seconde fente. Tous avec la même forme, tous avec la même consistance.

C'est ainsi qu'avant chaque nouveau cycle lunaire, ces petits bouts d'argile tous semblables se retrouvaient à intégrer un immense mur composé de milliards de petits bouts d'argile. Un mur pour protéger les biens de la propriétaire. Un mur où les petits bouts d'argile s'écrasent les uns sur les autres et prient pour être en haut.

Et à chaque nouveau cycle lunaire, l'histoire se répétait. Et à chaque fin de cycle, les mêmes petits bouts d'argiles ressortaient.

Et le mur grandissait tout à fait comme prévu, mais à s'y pencher de plus près, de nombreuses aspérités apparaissaient. Il y avait des trous, des briques cassées, des briques difformes, résultats des petits bouts d'argile sortis tôt de la boîte, sortis tard ou sortis têtus.

Certains de ces petits bouts d'argile profitent de leur anormalité pour créer des courant d'air dans le mur. Des petits bouts d'argile agiles bougent sur le mur, s'entraident. Des petits bouts d'argile parlent de ce qui s'est passé dans la boîte.

Parce que le fonctionnement de l'UTC rend très difficile l'existence d'une mémoire commune, parce que cette école reste fermée sur elle-même (ou l'entreprise), parce qu'on ne veut pas avoir tou.tes la même forme ni la même consistance... Voici des témoignages et articles porteurs d'idées à "contre-courant". Pour diffuser l'histoire des vaincu.es, ne pas reproduire les mêmes erreurs.

**Que l'émancipation
soit l'affaire de tou.tes !**

De Midi à Minuit

Utcéen.nes : vous êtes le produit

(Dé)Formation scolaire

La conquête du pain
(et de son monde!)

Les 90's avec plaider

L'éducation au plus proche
de chacun-e

Pépîte de l'histoire

Se politiser en milieu
hostile : témoignage

De l'origine du mal

Utcéen.nes Vous êtes le produit¹

QUAND ON RENTRE À L'UTC, on ne devient pas étudiant.e dans une école d'ingé. Non. On devient UTCéen.ne. La différence, c'est l'identité. Une identité qui nous colle à la peau, qui permet de nous reconnaître, qui porte un certain nombre de valeurs et se doit donc d'être contrôlée.

« Se doit » car, en tant qu'étudiant.e.s, nous ne sommes pas la finalité de l'université mais un moyen de celle-ci. Je ne dis pas que tous les enseignant.e.s et personnels de l'UTC nous instrumentalisent, mais plutôt que nous sommes à un moment ou un autre choisi.e dans l'objectif de faire fonctionner la structure. Bien entendu, officiellement tout est fait pour nous...

Quand un.e utcéen.ne se fait virer, le jury nous justifie que l'UTC n'était peut-être pas fait pour nous et que c'est pour notre bien qu'on nous invite à nous « réorienter ».

De même pour les stages, dont les choix sont limités par l'idéologie (libérale) de l'université. L'UTC prétend être la plus à même de savoir ce qui est bon pour nous, mais ça ne la dérange pas qu'on fasse des stages consistant à utiliser pendant 6 mois nos compétences en Excel basique ainsi qu'un niveau de maths de 3ème. La seule différence, c'est la structure dans laquelle on veut aller. Si c'est une multinationale, ça passera quel que soit le projet, car il faut se faire bien voir d'elle et que leurs statistiques sont plus élevées sur l'embauche à haut salaire. Certaines branches ont même mis en place une obligation de salaire minimum de 1000€ en TN10 pour être sûr que tu n'aïles pas dans un petit labo ou dans une asso.

Mais comme tout produit, on se fait acheter. Le prix est payable à la fin de chaque mois, ce sont les fameux « 39,7k€ hors prime en début de carrière ». Ceci est précisé dans la page de présentation de l'UTC et à tous les amphis de bienvenue. Et pour être compétitif et avoir des classes sociales de plus en plus aisées, il faut augmenter ce prix d'achat. Hameçonné.e.s d'abord, vous devenez ensuite appats, car c'est sur la base de vos statistiques que seront recruté.e.s les futur.e.s étudiant.e.s.

Reproduction des classes sociales

« La démocratisation passe par un rattrapage des retards culturels et non par une diminution du niveau des diplômés » répondit Guy Danielou, président fondateur de l'UTC, à la question mettant en lumière le nombre inférieur de boursier à la moyenne nationale. C'est par cet esprit que la sélection sur dossier permet d'avoir aujourd'hui 2 fois moins de boursiers qu'au niveau national.

C'est admis, on prend les classes sociales les plus aisées. L'argument de G. Danielou est biaisé. Les enfants d'entrepreneur.euses n'intéressent pas l'UTC que pour leur dossier scolaire. De

même qu'obtenir des connaissances et des compétences ne constitue pas le (seul) but pour aller à l'UTC.

En effet, l'objectif visé par l'entrée dans une école telle que l'UTC est aussi symbolique : le diplôme décerné à la sortie a une bonne réputation dans les grandes entreprises et ainsi que dans les médias entrepreneuriaux, les mêmes médias qui sont lus par une population de cadres (Usine Nouvelle, Challenges, l'Etudiant, etc.). En entrant à l'UTC, on valide l'importance de la notoriété entrepreneuriale dans le choix de notre éducation.

Mais surtout, le mode de sélection de l'UTC sert parfaitement la constitution d'un réseau social favorable pour les pistons. Une concentration de fil.le.s de riches est un facteur d'enrichissement de ce réseau, ça n'est pas pour rien qu'on demande la catégorie socio-professionnelle dans les fiches d'inscription.

*un diplôme ferme
probablement
beaucoup plus de
portes par le
formatage qui
s'opère*



Notes

¹ « Un cadre informaticien qui ne met pas à jour ses connaissances tous les 3 à 5 ans est sujet à un vieillissement prématuré et à une obsolescence de sa valeur marchande. »

Information UTC, 1990, « Institut de Management de l'Information »

² Responsable formation du MEDEF lors du congrès de la Commission des Titres d'Ingénieur de 2014.

La conquête du pain (et de son monde !)

Contrôle de l'identité utcéenne

Le monde du travail recherche des étudiant.e.s qui soient dociles et acceptent les règles de l'entreprise, typique d'une école d'ingé :

« L'avantage du modèle français réside surtout dans les CPGE (Classes Préparatoires aux Grandes Ecoles) qui apprennent à nos cadres français à travailler très intensivement, pendant très longtemps, qui commencent tôt le matin et finissent plus tard que tout le monde ».²

Pour assurer cette docilité, il faut contrôler l'identité utcéenne. Cela passe par la désignation de ce qu'est le.a bon.ne citoyen.ne. Celui-ci se doit de s'investir dans les assos, mais pas n'importe lesquelles.

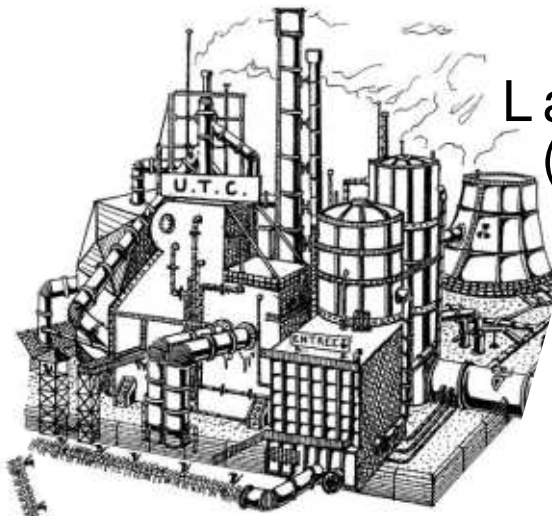
« [...] nous sommes en droit de refuser la présence d'intervenants extérieurs compte tenu des idées ou des opinions qu'ils véhiculent et qui sont incompatibles avec les valeurs et les principes de fonctionnement de l'UTC ».⁵

Je m'étais promis d'écrire un article au sujet de l'UTC avant de partir du monde compiégnois. Je ne voulais pas rester soumis à cette loi et à ce fonctionnement.

Le passage par l'UTC reste, pour moi, une portion de « ligne de vie » (lire et relire G. Deleuze pour ceux qui aiment intellectualiser), c'est-à-dire un moment sur un chemin de la facilité, que celui-ci soit tracé par une « aisance » scolaire ou soit socialement construite. On me disait que c'était bien de « s'ouvrir des portes », mais je me suis rendu compte à quel point cette expression a peu de sens : un diplôme ferme probablement beaucoup plus de portes par le formatage qui s'opère avant et pendant son obtention qu'il n'en ouvrira jamais dans le champ très réduit du marché du travail.

Les seules portes qui s'ouvrent sont celles que l'on enfonce, sinon ça reste un chemin.

Un démissionnaire de l'UTC



Semeur-euses d'alternatives

Dès sa création, la conquête du pain avait pour double objectif d'à la fois critiquer le système actuel tout en proposant des alternatives.

La confection de pain

L'idée était de favoriser les circuits-courts en se fournissant chez des producteurs de farine locaux. Mais c'était aussi pour se réapproprier des techniques, des savoir-faire artisanaux et gagner en autonomie alimentaire.

C'est ainsi que pendant 6 mois le four de ricochet des savoirs, une association de partage et d'échanges de savoirs, fut utilisé toutes les deux semaines pour des consommations personnelles et pour des événements ponctuels.

Redistribution de la récup'

Fin de marché, récup' de folie dans les boulangeries ou même dans les poubelles d'une association caritative, la quantité astronomique de nourriture jetée est quotidienne dans les rues de Compiègne (comme presque partout).

A la conquête, on s'organisait et s'autoproclamait cueilleur-euses des déchets du capitalisme. Quelques sacs, un odorat développé et un couteau pour enlever sur place les bouts indésirables.

Après la cueillette... Redistribution !

Déjà entre nous car on ne souhaitait pas faire le jeu des assos' caritatives infantilissantes qui établissent des critères sélectifs sur justificatifs sociaux. Et puis lorsque la récup' était conséquente (presque à chaque fois), on en profitait pour en redonner aux gens qu'on croisait, aux étudiant.es, aux gars/meufs de la rue, ça permet de prendre le temps de papoter et d'apprendre à se connaître. Et puis de propager l'idée de gratuité !

Si la conquête du pain est un très chouette livre de Pierre Kropotkine, ce fut aussi une expérience collective au sein de l'école et dans Compiègne. Voici donc un petit retour sur sa maigre existence, mais qui n'attend que d'être retentée !

Cuisiner ensemble

Temps essentiel pour échanger des savoirs, confronter des idées et créer une convivialité.

Il nous ait donc arrivé de faire des "disco-soupes" au marché (une sorte de soupe populaire avec ou sans musique où l'idée est d'inviter les gens à cuisiner et à discuter en pleine rue) de faire une ou plusieurs centaines de repas gratuit à des formations du Genepi, dans des événements d'autres assos, au pic, etc.

Sortir de l'espace marchand, pratiquer l'autogestion

Notre fonctionnement interne se voulait rompre avec l'organisation ultra-hiérarchique habituelle. Réunions, compte-rendu, décisions prises en commun, responsabilités tournantes, attention à ce que tout le monde puisse s'exprimer, etc. étaient quotidiens dans nos pratiques (mais ce n'était pas parfait, on expérimentait).

Comme on a souhaité s'afficher en tant que collectif politique, autogéré et ouvert sur les compiégnois.es, la réaction du BDE et du PSEC ne se firent pas attendre : remise en cause de la présence "d'extérieur.es" dans la conquête, refus de changer de banque (pour aller au crédit coopératif, une banque pourtant en accord avec le principe du PSEC de "citoyenneté et de solidarité"), censure sur la plaquette associative car portant des mentions anticapitalistes, etc.

Il nous faut absolument visibiliser l'existence de ces oppositions, que l'on s'organise pour que des voix divergentes puissent s'exprimer. Car sinon à chaque semestre des assos se retrouveront seule devant le rouleau compresseur utcéen et risqueront de lâcher leurs envies de faire évoluer la vie étudiante. ■

Pour bien parler des années de luttes à l'UTC il faut parler de l'association Plaider. C'est une asso de défense des droits humains, dont la plupart des membres étaient par ailleurs à No pasaran, réseau antifasciste. Dans les 90's Plaider publie régulièrement le journal Calimero - à forte tendance anarchiste - et organise toute une ribambelle d'évènements : soirées ciné, débats, tractage, et maintient une présence importante en affichage.

Parmi les moments forts de l'asso il y a l'organisation d'une semaine antifasciste à l'UTC (!) ou encore une semaine de soutien à Mumia Abu Jamal, journaliste proche des black panthers, alors incarcéré. A cette occasion, 1000€ sont collectés et envoyés à l'antenne parisienne d'Amnesty International.

Plaider participe aussi à la campagne No Pasaran "transports gratuits pour Cologne" pour aller au G8 : ce sont 6 mois d'actions de communication, dont des saynètes jouées dans les rues de Compiègne. La SNCF offre finalement à l'équipe leurs billets pour Cologne !

Apparemment, pour tout ça, l'UTC et son président Péccoud ne bronchent pas. Mais lorsque s'organise une campagne pour débaptiser la rue Alexis Carrel - aujourd'hui rue Pierre Guillaumat - le ton change. Pierre Guillaumat d'accord c'est pas de très bon goût : l'invention du programme nucléaire français pour le civil, c'est lui. Mais Alexis Carrel c'est autre chose : il est l'inventeur de la chambre à gaz... et la rue passe devant l'ancien centre de déportation ! Plaider veut organiser

un débat à l'UTC, et c'est alors que le président de l'asso est convoqué par Péccoud qui lui impose d'annuler l'évènement : "C'est très bien, mais pas à l'UTC". Cette belle tirade, qui a traversé les temps à l'UTC, servie froide ou chaude à tous les troublions de l'ordre utcéen, d'où vient-elle ? ■

Les 90's avec Plaider

Qu'est ce qui fait qu'on nous met des bâtons dans les roues ? Comment on en arrive à interdire une association comme Attac ? Pourquoi on nous dit "C'est très bien, mais pas à l'UTC" ?

Cette épisode de la vie de Plaider pose la question des liens qu'entretient l'UTC avec la mairie : c'est pour ne pas soutenir un mouvement critique de la politique compiégnoise d'attribution des noms de rues que Péccoud interdit ce débat. La mairie est un proche collaborateur de l'UTC et un acteur principal de sa politique, les deux ont intérêt à prendre soin l'un de l'autre. D'ailleurs plusieurs personnes de la mairie sont élues au CA, et on veut souligner ici que Marigny ni est pas pour rien dans le recrutement de l'actuel président de l'UTC, alors qu'un candidat bien plus pro-fusion SU (Sorbonne Université) était en vue. De fait la mairie a tout intérêt à garder l'UTC comme une exception compiégnoise.

Il y a aussi les entreprises, dont on sait bien que l'UTC prend soin une fois qu'elles sont entrées dans la culture maison, c'est à dire après avoir reçu quelques stagiaires, recruté d'ancien.ne.s chercheur.s.es, ou permis de recruter d'ancien.ne.s salarié.e.s.

A l'UTC, on n'aime guère le "Dassault assassine" qui décore un amphithéâtre de présentation en 1997, ou les tractages à Comutec quelques années plus tard. C'est évidemment

une question d'image et parfois aussi une question d'argent, puisque la plupart des projets de recherche sont aidés en cash ou en industrie par des entreprises amies.

Mais puisqu'on parle image, parlons de cette image d'ingénieurs ouverts sur le monde dont bénéficie l'UTC, parfois consolidée par un fantasme historique sur de prétendus débuts gauchos à l'école, où selon la légende les professeurs seraient venus enseigner en pantoufles. En réalité, si l'UTC se crée avec une vocation de former des ingénieurs complets - notamment en valorisant leurs enseignements de sciences humaines - ce n'est pas pour en faire des leaders du piquet de grève.

Bien entendu, mai 68 est passé par là et l'époque de la fondation de l'UTC correspond à une vraie dynamique d'ouverture des universités en France, c'est certain. Mais la vision de Guy Denielou n'est pas uniquement celle d'une école plus humaniste ou émancipatrice. C'est le réseau du CEA (Commissariat à l'Énergie Atomique) qui décide de fonder l'UTC, dans des années où la critique du nucléaire se fait de plus en plus acérée - avec des personnalités comme Grothendieck, ou le journal qu'il co-crée :

"Survivre... et vivre". On a alors

besoin d'ingénieurs qui sachent répondre aux journalistes, qui puissent parler éthique et histoire des sciences dans les débats publics et soient capables de donner un sens profond à leur travail en invoquant les bienfaits du progrès ou de l'intérêt général.

L'UTC, en proposant une formation plus transversale que les écoles traditionnelles, rendrait ce service... et collerait un sens à ces innovations dont on ne sait pas bien d'où elles viennent.

Alors, quoi penser de cette Histoire ? De ces copinages plus ou moins naturels ? On pourrait dire tout simplement que c'est une culture d'école, que d'être amie de ses amies, que de défendre ses intérêts et ceux des entreprises où elle envoie ses élèves, que d'empêcher qu'on puisse faire à contre-courant. Et le bon sens commun, qui infuse si bien dans un univers confiné, permet de faire des alternatives des pertes de temps, de faire des prises des positions des naïvetés, et de faire des luttes des archaïsmes. ■

De l'origine du mal

Midi

Le soleil est à son zénith, c'est à dire pas bien haut. C'est probablement l'hiver des idées mais je sens uniquement le soleil qui brille sur ma gueule. Le fond de l'air est frais, ça doit être la crise.

14h

« Engagez-vous » qu'ils disaient. Mais pour quoi faire ? Genoux-poitrine et talons-fesses, du théâtre pour être moins con et révisions. « Engagez-vous » qu'ils disaient. Moi je m'investis, libre comme l'air.

16h

Fait pas bien clair, pas sûr que ce soit la crise. Les néons s'allument à l'unisson, sur ma gueule d'étudiant et sur sa gueule de taulard. Ça doit être ça l'égalité des chances.

18h

Qui je suis ? Qu'est-ce que je suis ? Pourquoi je suis là ? Nan, j'suis plus malin que ça. La crise d'ado, les pets de cerveaux, dans le caniveau. Je suis ingénieur, comme mon père.

20h

L'obscurité ne fait pas de bruit mais elle a une odeur. Ca pue l'entresoi, l'autre gueule de taulard je suis sûr qu'il a senti. Il me faut de l'air. Y en a pas. Il me faut de l'air.

22h

Les taux se resserrent sur ma gueule. Quel profil montrer ? Je suis indépendant, libre penseur et je suis indépendant. Euh... Ça passe !

Minuit

L'air ça se fabrique. En soi, dans l'autre et à travers le monde. Ça se trouve dans le sol, dans les poubelles du vieux monde et dans l'hétérogénéité. L'air ça se propage dans les lignes de faille et ça fait exploser les monolithes. Quel profil désormais ? Autonome, interdépendant et solidaire, pour toi ma gueule de taulard, la chance n'a rien à voir là-dedans ! Ça casse.



Ce texte est un bilan critique après 5 ans d'études passées à l'UTC. Il s'agit d'une tentative d'analyse des mécanismes propres de l'école, et ainsi pourquoi pas dépasser les horizons parfaitement cadrés de notre parcours.

Un.e étudiant.e, ça n'a pas le temps de lire des livres

La lecture, et plus spécifiquement la lecture de livres, est une activité fondatrice de ma personnalité. Elle me demande beaucoup de disponibilité physique et intellectuelle. Depuis mon arrivée à l'université, je ne lis pas de livres pendant les semestres de cours. Je connais peu d'étudiant.es lecteur-ices et beaucoup ont comme moi arrêté la lecture en arrivant à Compiègne.

Nous survolons des articles de journaux, nous fouillons du regard des publications scientifiques, nous feuilletons des livres de sciences et des extraits de textes philosophiques. Mais le livre – scientifique, littéraire ou philosophique – est un objet souvent trop lent par rapport à notre rythme.

Pendant mes études, j'ai passé deux ans et demi loin de Compiègne. A chaque fois, j'ai pu retrouver du temps à consacrer aux livres. Pourtant, mon volume d'heures passé au travail – scolaire, professionnel ou associatif – était supérieur à ce que j'arrive à fournir à Compiègne. Si je pouvais à la fois travailler d'avantage et avoir du temps libre, du temps livre, c'est parce que la vie compiégnaise est hachée, faite de sprints et de pauses.

L'organisation du temps très particulière à l'UTC, avec des semestres très courts, a de nombreux avantages. J'ai par exemple vécu comme un privilège les intersemestres ainsi libérés. Idéalement, nous pourrions imaginer des périodes actives de créativité et de réflexion intense, suivies de repos méditatifs et régénérateurs. Je constate à l'inverse que le rythme compiégnais mène à une agitation continue et inefficace pendant les semestres, de plus en plus intense à mesure que les examens approchent. Pire encore, nous n'arrivons plus à profiter des périodes de calmes. Elles nous paraissent mornes et vides et nous essayons vainement de les remplir.

Le culte du projet est un des ennemis dangereux qui nuit à la sérénité du temps. J'ai la conviction que le projet peut être un outil pédagogique pertinent. En revanche, ils sont surabondants dans notre vie d'étudiant.e : non seulement dans les cours que nous suivons, mais aussi dans les associations. Ce dernier point est dramatique : nos études, notre vie associative puis notre vie professionnelle, tout fonctionne par projet. Le projet devient le seul schéma que nous ayons pour penser et agir.

Dans le cadre scolaire, il faut comprendre que notre énergie sert d'abord à lancer la machine, rassembler les énergies vers un but encore flou. Puis, presque immédiatement, il faut conclure, mettre en page, rendre le projet. Le phénomène est accentué par deux facteurs : la réalisation en parallèle de nombreux projets et l'absence de retour que nous avons pour de nombreux travaux réalisés.

Certes, et ce sans aucune ironie, les qualités requises pour brasser de grandes quantités de vide intellectuel sont valorisées dans le monde professionnel. Il est cependant dommage que même à l'université¹ l'effort principal porte rarement sur la réflexion à fournir, mais sur l'acte de *rendre*.

Que les problèmes principaux rencontrés par un.e ingénieur.e dans sa vie professionnelle soient d'ordre humain et non scientifique ou technique ne change rien à l'affaire : un enjeu majeur pour une société est de transmettre les savoirs qu'elle produit. De mes expériences, je retiens que la transmission scientifique et technique se fait mal pour ma génération. Nos moyens de production et de recherche augmentent et se complexifient, mais nous perdons en permanence du savoir-faire, à la fois sur le plan intellectuel et sur le plan manuel.

Il ne s'agit pas pour moi d'accuser les jeunes d'être toujours plus bêtes que leurs aînés, je n'y crois pas. J'adhère aussi à l'idée que « L'excellence a cessé d'exister dès qu'on se demande si elle peut s'enseigner »² et chercher un système idéal n'aurai pas de sens. Le point important est que le rythme conditionne la qualité et le type d'apprentissage que la société choisit de transmettre. Nous choisissons de former des étudiants sans livres.

Vider les consciences, donner du pouvoir

De mon point de vue, le progrès n'existe pas. Notre société technique a évoluée, s'est développée, mais au prix de nombreuses destructions. Les destructions environnementales irréversibles sont suffisamment à la mode pour ne pas être décrites ici. L'impact social et philosophique n'est pas moins important, et pourtant nous sommes convaincus de vivre dans un monde toujours meilleur qu'avant.

Nos sociétés occidentales sont fondamentalement composées de foules d'individu.es isolé.es dont la qualité des liens sociaux est pauvre. Nous entretenons un rapport philosophique à la mort désastreux, s'appuyant sur la médecine scientifique pour la nier. Nous passons notre vie à courir derrière des fantasmes de consommateur-ices, jamais satisfaits, toujours frustrés. La preuve ? Les statistiques de suicides et la consommation de drogues de tout type : café, cannabis, huile de palme, tabac, alcool, antidépresseurs...

A mes dix-sept ans, j'avais entre autre été attiré à l'université de technologie de Compiègne par sa publicité autour de « l'ingénieur-philosophe ». Je plaçais de grandes espérances dans le département de technologie et science de l'homme. J'y ai fait de très bonnes rencontres intellectuelles, j'ai un profond respect pour quelques enseignants. J'arrive malheureusement à la conclusion que ce vernis publicitaire fait plus de mal que de bien.

Mon inquiétude peut se résumer ainsi : un petit nombre de cours de science de l'homme présentent une vision subversive de qualité. Un

(Dé)Formation scolaire

cours signifie trois heures par semaine, pendant quatre mois. L'intégralité du reste de la vie d'un.e étudiant.e – dans sa globalité – construit en elle/lui une vision très classique et consensuelle en matière politique. Ce n'est pas à moi de décider quelle vision politique est la bonne. Je trouve par contre hypocrite de coller une caution « alternative » sur les étudiant.es ainsi formés.

Nous sommes en construction permanente

Un.e étudiant.e qui rentre à l'université à dix-huit ans n'est pas un être construit politiquement. Ille a entendu ses parents parler à table, peut-être participé.e à des manifestations lycéennes, été en contact avec des associations, mais c'est un travail inachevé, à peine esquissé dans le meilleur des cas.

L'immense majorité n'a donc pas de références politiques et historiques solides. Je ne parle pas d'avoir lu Marx ou Ricardo ; je pense plutôt au traité constitutionnel européen, aux débats parlementaires pour la loi sur le PACS, aux actions des précédents socialistes ayant été au gouvernement, au rôle post-décolonisation de la France en Afrique...

En effet, la mémoire collective des étudiant.es décroît à une vitesse phénoménale au-delà d'une durée de quelques semestres, même sur des sujets qui les concernent directement³. De ce fait, la mémoire sur des sujets dont illes se moquent et qui remontent à plusieurs années, c'est compliqué. C'est d'autant plus compliqué quand on n'a pas le temps de lire.

L'actualité à laquelle les étudiant.es sont confronté.es par médias interposés leur arrive donc sortie de nulle part, sans contexte, sans outils pour se faire comprendre. Ce n'est pas parce qu'illes sont idiots, c'est parce qu'à Compiègne, l'université est une bulle hermétique au syndicalisme et à la politique. Vous ne verrez pas en moi un grand ami des partis politiques et de leurs joutes de pouvoirs vaseuses. En revanche, l'université ne fait pas que transmettre des savoirs, c'est aussi et surtout un lieu de construction de soi. Cette construction évidemment une dimension collective, donc politique.

Il n'est à mon sens pas possible de réfléchir sans agir, sans prendre position pour essayer d'avancer. C'est ainsi que l'on se forge, après de nombreux errements, des points de départ stables sur lesquels on peut s'appuyer dans sa réflexion politique. Par construction – temporelle, géographique, statutaire – nous n'avons guère d'occasions de vivre ce processus en étant étudiant à Compiègne.

Les seuls élans collectifs consistent à défendre le droit inaliénable de l'étudiant.e à se bourrer la gueule pas cher à la bière. Le grand rendez-vous annuel commun consiste à subir, puis les années suivantes à infliger, « l'intégration ». Ce rituel est une recherche active du plus petit dénominateur commun permettant de rassembler un groupe majoritairement masculin. Les pistes les plus efficaces sont : le culte de la grande gueule, les chansons de cul et la bière. Prometteur certes, mais je reste déçu.

Les élections des représentant.es étudiant.es sont années après années des échecs mous. Quand il y a un.e candidat.e, attiré.e par le prestige du CV ou bonne pâte pour rendre service, une poignée d'étudiant.es vote vaguement et le reste s'en fout officiellement. Une fois élu.e, l'élu.e siège parfois, mais sans savoir ce qu'ont fait et vécu ses prédécesseurs. Ille n'a rien à dire aux étudiant.es qui d'ailleurs ne lui demandent rien. Les élu.es étudiant.es dans les instances sont donc sans pouvoir effectif, non légitimes et non représentatifs.

Parfois, lorsque les résultats d'une élection permettent d'avoir des sièges au niveau national, les grands syndicats étudiants passent brièvement par Compiègne monter des listes bidons et faire leur promotion⁴. Longtemps, les statuts du bureau des étudiant.es ont interdits les activités jugées militantes et l'université refusait d'héberger les syndicats. En 2008, suite à ma remarque que cette situation violait notre droit à nous syndiquer, le vice-président de l'époque m'a conseillé d'aller voir à l'étranger⁵ avant de me plaindre.

C'est dans ce vide que la fin du parcours universitaire approche : un.e étudiant.e sort diplômé.e de l'université à vingt-trois ans, sans avoir effectué un parcours politique conscient. Ille changera peu dorénavant, ille est devenu adulte. En parallèle ille a intégré, sans s'en rendre compte, les règles du monde économique. Un seul exemple parmi des brouettes : les échanges internationaux. Ce sont des occasions formidables de s'ouvrir sur le monde, mais aussi des moments efficaces pour découvrir la relativité des règles, de l'éthique et des droits.

En 2009, le directeur – français – de l'école franco-chilienne d'ingénieur m'a ainsi prouvé qu'une université française publique n'a aucune responsabilité morale. Selon lui, dans un partenariat international il n'est pas gênant de s'associer avec une université privée chilienne qui vend l'éducation comme un bien de consommation et participe à la destruction de l'éducation publique dans un pays déjà dévasté.

Ce que je décris est tout simplement un mécanisme de construction d'une élite moyenne-haute qui servira de fer de lance pour défendre un modèle social et économique. Quoique potentiellement gentil, ouvert d'esprit, curieux et soucieux de l'environnement, l'ingénieur.e de l'UTC n'en est pas moins un animal politique dangereux. Il est sûr de ses capacités, intelligent, par ailleurs correctement formé, doté d'un certain poids dans la société, et dans le même temps d'une inculture politique profonde.

Dans ces conditions, le sens qu'ille donnera à l'innovation sera toujours celui du profit. Ille y ajoutera peut être un soupçon du très à la mode développement durable. C'est un argument pour se vendre, pour vendre son école. C'est aussi une justification : j'essaie de faire mieux, je ne suis donc pas mauvais, je suis donc bon. Je comprends cette justification, mais elle ne me convainc pas. ■

¹ Et, je le répète, même dans les associations !

² Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, p.300

³ Faites le test : combien de responsables associatifs savent qu'avant 2010 il n'y avait absolument aucune restriction horaires sur les utilisations de locaux de l'université par les associations ?

⁴ Notons l'exception qui confirme la règle : à l'automne 2012 un étudiant a tenté de monter une section UNEF.

⁵ Je parlais alors en échange au Chili. Un pays qui, en effet, est en avance en matière de violation de droits.

L'éducation au plus proche de chacun-e

L'UNE DES SUPERCHERIES de l'enseignement proposé à l'UTC c'est celui de « l'enseignement à la carte ». Supercherie facile à repérée en comparant parcours d'UV et connaissances avec d'autres étudiant.e.s de l'école, quasi-identiques à la sortie du tronc commun, très semblables au sein des branches. Supercherie plus fine en cela qu'elle dissimule une uniformité de buts : tous les enseignements de l'UTC cherchent à fabriquer un produit (cf. *Vous êtes le produit*) pour les entreprises et pour l'école elle-même. Mais le brio de cette supercherie c'est d'emprunter un objectif de l'éducation populaire en le détachant de ses finalités. L'Université Technologique de Compiègne « propose » une éducation au plus proche des gens à des fins néo-libérales quand l'éducation populaire vise la conscientisation, l'émancipation, le renforcement du pouvoir d'agir et la transformation sociale.

En utilisant le spectre « éducation populaire », effectuons un retour critique et optimiste sur plusieurs années de vie étudiante à l'UTC.

Revaloriser les savoirs individuels et collectifs

Selon les versions de l'histoire et les bords politiques, le terme de « populaire » se charge de connotations différentes. Tantôt peuple-nation, l'unité française de la révolution de 1789 et des droits de l'homme par exemple ; tantôt le peuple-pauvre, le peuple opprimé, la partie (majoritaire) de la population qui se soulève contre ses nobles, ses élites, ses oppresseurs. Dans la version de l'histoire de l'éducation populaire que j'ai retenue, le terme de populaire s'entend comme « peuple opprimé » puisque les mouvements d'éducation populaire sont intrinsèquement liés à l'histoire des luttes émancipatrices (syndicales, contre l'obscurantisme religieux, antifascistes).

Le savoir comme enjeu de pouvoir

Qu'importe l'idéologie, le rapport entre savoir et pouvoir semble faire consensus. Considérant l'usage des brevets, les bénéfices de la recherche pour les entreprises / États qui la financent, considérant l'éducation parentale,

considérant les lois protégeant le secret des affaires ou la chanson « *Le savoir est une arme* » de Dooz Kawa, on associe toujours la connaissance, la détention de savoirs à un pouvoir et sa privation à une faiblesse.

Dans sa recherche d'émancipation, l'éducation populaire s'attaque à la concentration (orchestrée ou prétendue) des savoirs chez les élites. Rendre disponibles et accessibles les savoirs (sans distinction de classes, de races ou de genres) est une première voie. Une seconde est de revaloriser les savoirs, savoir-faire et savoir-être que nous possédons entre nous, de les faire vivre, de les partager. Et si une école d'ingénieurs hiérarchise les savoirs en fonction de ses buts : notoriété, lien avec les entreprises ; il en va de même pour l'éducation populaire (conscientisation, émancipation, renforcement du pouvoir d'agir, transformation sociale).

Exemple d'associations « éduc pop' sans le savoir »

- *EDI* de son ancien nom (avant qu'elle ne s'appelle Véloc) organisait des ateliers de réparation de vélos qui était aussi des temps de **partage de savoir-faire** et de formation. Des étudiant.e.s passaient de l'autre côté du « miroir apprenant-sachant » tandis que d'autres gagnaient en autonomie sur leur transport, reprenaient un peu de prise sur leurs vies.

- *Cac'carottes* avec son AMAP (Association pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne) va à contre-courant de l'industrialisation de l'agriculture et de la brevetisation du vivant. Elle permet de faire vivre une culture de la terre, incarnée par les paysan.ne.s qui participent. L'association nous aide à **ne pas oublier** ce qu'est un panais, une saison, ce qu'implique produire et consommer localement.

- *Aligot* réapprenait **la débrouille** à base de tricot et de récup', et bim renforcement du pouvoir d'agir !



Développer l'esprit critique

Le problème fondamentale d'une école qui a des intérêts extérieurs c'est à dire autres que ceux des personnes qui souhaitent apprendre et qu'elle porte sur le champ des connaissances un regard biaisé. Léventail des connaissances est restreint et monolithique, taillé par l'école en fonction de l'utilité supposée de celles-ci. L'histoire n'existe plus qu'en une seule version qu'on qualifiera d'objective, scientifique ou apolitique. La technique est érigée comme porteuse de solutions si bien que les problèmes sont identifiés comme techniques. Les « sciences humaines » ou « sciences molles » servent au mieux de culture générale, au pire d'instrument de domination pour agir, manipuler, mais en aucun cas à comprendre ou identifier les problèmes et enjeux de la société dans laquelle nous nous apprêtons à nous lancer.

À cette normalisation de la pensée, l'éducation populaire oppose le développement de l'esprit critique. Plusieurs approches ont été testées, sciemment ou non, à l'UTC au cours des années :

- de façon assez frontale, *les escargots solidaires* ont pendant 4 ans cherché à bousculer des idées reçues, susciter des réactions sur des sujets de société à priori largement convenus au sein de l'école, élargir le champ des préoccupations de l'utccéen-ne moyen-ne. Recette simple : une 60aine de tracts rédigés pour construire sa pensée puis distribués sur la passerelle ou à la gare pour titiller l'apolitisme prétendu de l'école et de bon nombre des étudiant.e.s ou habitant.e.s.

- de façon plus subtile, *Espace Citoyen* en organisant des discussions, des projections, des débats, offre des espaces pour exercer son esprit critique avec d'autres. Une façon d'expérimenter parfois, la pluralité des points de vue ou des versions de l'histoire.

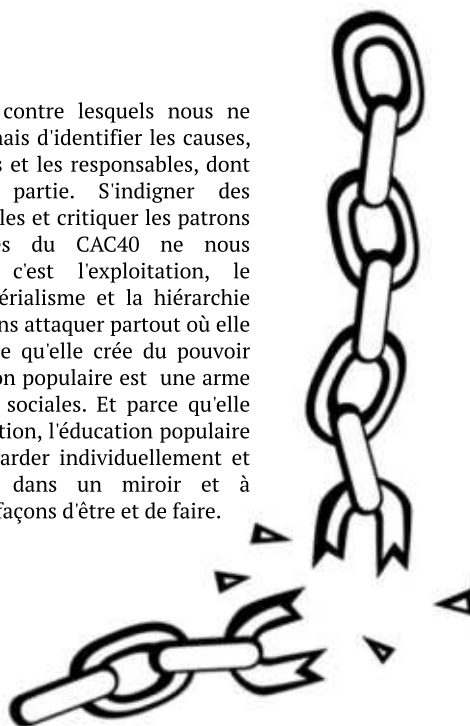
- de façon involontaire sûrement, le *Genepi*, de part son fonctionnement local, régional et national et le cycle de rencontres-formations organisé en interne à ces différents niveaux, permettait à des étudiant.e.s de sortir la tête de l'école et de prendre du recul. Ce qui était politiquement convenu voire "apolitique" au sein de l'école ne l'étant plus du tout une fois discuté avec des étudiant.e.s en sociologie à Amiens ou en droit à Lille ou en théâtre à Paris, la pensée normée de l'école se fissurait en même temps que l'entre-soi et le corporatisme.

Se réappropriier les modes d'organisation

Éducation populaire ne doit pas se confondre avec éducation populiste, de même que rendre les savoirs accessibles ne signifie pas rendre les savoirs simplistes. L'approche systémique ou complexe en tous cas fait ce pari et nous amène à ne plus penser la monde de façon polaire : plus de gentils et de méchants, de pur progrès et d'archaïsme, à la logique s'ajoute la dialectique, à la morale l'éthique.

Aussi l'éducation populaire ne souhaite pas diaboliser un monde qu'il nous faut pourtant critiquer. Il ne s'agit pas de désigner des monstres ou des coupables

tout-puissants contre lesquels nous ne pouvons rien mais d'identifier les causes, les mécanismes et les responsables, dont nous faisons partie. S'indigner des inégalités sociales et critiquer les patrons des entreprises du CAC40 ne nous satisfait pas, c'est l'exploitation, le patronat, l'impérialisme et la hiérarchie que nous voulons attaquer partout où elle se trouve. Parce qu'elle crée du pouvoir d'agir l'éducation populaire est une arme pour les luttes sociales. Et parce qu'elle vise l'émancipation, l'éducation populaire oblige à se regarder individuellement et collectivement dans un miroir et à réinventer nos façons d'être et de faire.



pourquoi il est nécessaire selon moi de se contraindre à de nouveaux modes d'organisation, d'en inventer d'autres, de les expérimenter, de les adapter. L'éducation n'est pas seulement affaire de connaissance mais également d'habitus, de culture, de rapport aux autres et pour continuer d'apprendre il faut savoir prendre les anciens comportements à bras le corps.

À l'automne 2011, composé d'une présidente, d'un référent, d'une trésorière et d'autres membres indifférencié.e.s, le groupe *Genepi Compiègne* va progressivement muter : co-présidence, co-références, multiplications des postes du bureau pour responsabiliser l'ensemble des membres, puis destitution des postes en interne et tentative d'horizontalité entre les membres. En même temps que l'organisation formelle de l'association changeait, des rapports de domination structurelle réapparaissaient : élitisme, patriarcat, charisme... Autant de mécanismes auxquels les membres ont pu se confronter et tester des outils pour les contrer (choix du vocabulaire, tours de parole, animation des réunions par une femme)

Combattre des logiques

Parce que nous avons construit nos systèmes de valeurs et nos façons de penser en lien avec le monde, tenter d'être critique face au monde signifie faire son auto-critique et cerner ses contradictions :

- je prône l'éducation populaire mais je suis sensible à la compétence et au mérite qui sont des instruments de mise en concurrence des personnes
- je crois en la paresse et je crois en l'ardeur au travail, je lutte contre l'exploitation mais participe à une culture de l'auto-exploitation

Combattre des mécanismes

Même raisonnement concernant les comportements :

- je suis pour l'égalité femmes-hommes mais je coupe plus la parole aux femmes
- je suis contre la hiérarchie mais je valorise plus la prise d'initiative, la capacité à conceptualiser et l'humour que la comptabilité, le soin des personnes ou l'écoute au sein d'un collectif donné

Exemple avec le Genepi

Il semble difficile de ne pas reproduire dans nos associations, collectifs, vies, les choses vis-à-vis desquelles nous souhaitons rester critiques, tant nous les avons intégrées profondément. C'est

Les conclusions sont l'apanage des sachants

Je suis militant et ce texte est militant. Mon militantisme je le dois en grande partie à mon parcours à l'UTC, à des choses qui m'ont choquées, dégoûtées et à des rencontres qui m'ont ouvert l'esprit, qui m'ont donné des ailes. Alors je me garderai bien de donner des recommandations aux futur.e.s militant.e.s de l'UTC. Je peux par contre rassurer sur un point : les savoirs, l'esprit critique, les modes d'organisation nécessitent un travail permanent pour les faire vivre et les réinventer. Et chaque jour fait naître chez moi de nouveaux questionnements, de nouveaux déclics et parfois rendent possible de nouveaux exploits. Aujourd'hui n'est pas un point d'arrêt, c'est pour moi l'aiguillage peut-être entre engagement associatif et militantisme à la marge, entre efficacité à changer le monde et radicalité, entre réalisme et poésie... Je me laisse rêveur, avec mes rêves réappropriés, fondus dans mon corps et mes actes.

Ancien utccéen et actuel militant



- de façon systémique, Attac, par son analyse globale de la société et son altermondialisme, produisait à l'UTC et produit toujours à Compiègne et ailleurs des savoirs et des supports de réflexion qui aident à une compréhension critique du monde dans lequel nous vivons. Les choses ne sont plus compartimentées en jobs, en branches ou en UV, elles sont toutes interconnectées, elles s'influencent et mesurent leur force. C'est dans une démarche similaire que la Conquête du Pain, par le biais du glanage, remontait le fil de la consommation à la distribution puis à la production amenant ainsi à réfléchir sur la finance, le travail, l'écologie, les rapports de domination, de façon complexe et systémique.



Se politiser en milieu hostile : témoignage

Bonjour.

J'ai le souhait de vous raconter **COMMENT J'AI DÉCOUVERT LA POLITIQUE À L'UTC**. J'ai eu mon diplôme il y a 8 ans et tenter d'améliorer notre société occupe la majorité de mon temps aujourd'hui.

Je suis arrivée en TC et je venais d'une famille où nous ne discussions pas des enjeux sociaux mais nous les subissions. Le travail de mon père était la chose la plus importante, ce qui justifiait son absence et sa colère et ce à quoi toute la maison devait se plier. Il était ingénieur !

Il était patron de l'entreprise d'usinage qu'avait créé mon grand-père, qui lui n'avait pas le brevet, dont l'activité avait d'abord été un atelier de mécanique pour les moteurs de bateaux, transformée en entreprise d'usinage de précision pour tous types de machines. Cette entreprise comptait 47 tourneurs-fraiseurs et a fait faillite lorsque j'étais en TC1. La pêche et l'économie s'était radicalement transformée en l'espace de 20 ans, de 1980 à 2000. Il vivait difficilement le fait de devoir faire moins bien son travail du fait de la concurrence internationale et a très mal vécu cette faillite, s'en attribuant toutes les responsabilités. La liquidation judiciaire a été dure.

Mais qu'est ce que cela a à voir avec ma découverte de la politique à l'UTC ?

Cela a à voir car c'est mon père qui a choisi mes études, qu'il pensait être les meilleures que l'on puisse souhaiter. Cela a à voir car ça parle de l'image que j'avais du métier d'ingénieur en arrivant. Cela a à voir car ça parle de ma colère d'avoir subi le travail de mon père et de l'injustice béante de la fermeture d'une entreprise. Enfin, cela a à voir parce que lorsque je suis arrivée dans l'association ATTAC-UTC, lorsque l'on parlait de mondialisation et de néolibéralisme, j'avais en moi toute une réalité de ce que cette idéologie et cette politique engendrait.

« C'est mon père qui a choisi mes études »

Aujourd'hui dans ce port, il n'existe plus aucune des dizaines et dizaines d'ateliers comme celui de mon père. Et aujourd'hui en 2017, ma mère et moi sommes en train de liquider la seconde petite entreprise que mon père avait créée après la faillite, car il vient de décéder. Une holding était vaguement intéressée... puis non. Les machines si minutieusement entretenues ne valent plus grand chose. Bref, c'est dire si les politiques économiques m'intéressaient ! Elles ont façonné la vie de mes grands-parents, de mes parents ainsi que la mienne.

En TC je ne connaissais pas l'existence de l'association ATTAC et je n'aurais jamais osé organiser publiquement des moments pour parler de sujets de société. J'ai commencé d'abord par en parler avec des amies. J'avais 2 bonnes amies,

l'une anarchiste dont le grand-père avait fui la dictature de Franco et l'autre écologiste dont la mère était juriste dans une association de défense et de protection de la nature. Nous parlions beaucoup et c'était passionnant et révoltant ! Mon amie anarchiste elle participait déjà bien sûr à un collectif qui organisait des concerts de soutien pour différentes populations et écrivait des tracts pour dénoncer ce qu'il était nécessaire de dénoncer.

C'est en branche que je me suis décidé à agir. Si je n'me souviens plus comment j'ai découvert ATTAC, je me souviens de gens accueillants, cultivés, qui me proposaient de venir à des débats et des projections de films. C'était passionnant ! Nous tentions de comprendre l'économie et ses transformations, ses conséquences. Nous projetions le 'cauchemar de Darwin', 'le monde selon Monsanto'... Nous écrivions des tracts sur le Traité Constitutionnel Européen, invitions des spécialistes pour faire partager leurs analyses, parlions de l'idéologie des médias appartenant à Dassault ou Bouygues, des lois informatiques, des enregistrements des émissions de radio sur les AMAP, allions à des réunions avec d'autres associations de Compiègne sur l'écologie, etc. Le premier article que j'ai écrit était pour le journal de l'association : il avait pour objet d'expliquer l'idéologie libérale et ses conséquences et appelait à ne pas se laisser faire.

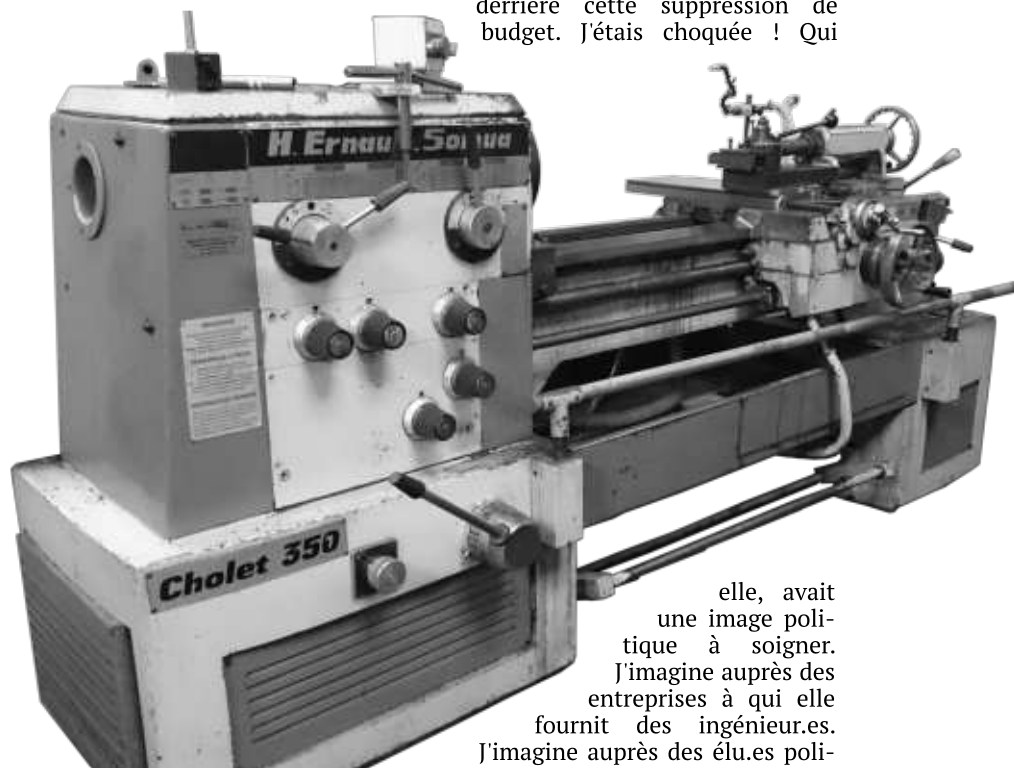
« Nous tentions de comprendre l'économie et ses transformations, ses conséquences »

Ce n'est pas facile aujourd'hui de vous dire tout ce que j'ai appris pendant ces quelques années. Cela fait 10 ans et fait partie de moi, de mes bases. La dernière fois, 3 grands économistes débattaient sur France culture des politiques d'austérité en Europe et de la dérégulation du marché aux frontières et j'me suis dit que j'avais d'bons restes ! J'ai été surprise de voir à quel point ce qu'ils expliquaient étaient des évidences pour moi et comment j'avais le sentiment que j'aurais pu être à leur place ! C'est vrai que lorsque j'étais à l'UTC, nous organisions des débats sur les politiques structurelles que le FMI forçait à mettre en place dans les pays dits en voie de développement. Ces politiques sont parfaitement les mêmes que celles mises en place en France aujourd'hui. Jamais je n'aurais pu m'en douter !

« A l'UTC, j'ai appris à mes dépens que c'était mal d'avoir un avis politique »

A l'UTC, j'ai appris à mes dépens que c'était mal d'avoir un avis politique. Il y avait peu de personnes qui venaient aux projections car nous avions peu de budget et que nos affiches étaient régulièrement arrachées. Il y avait des personnes que je ne connaissais pas et qui me traitaient de "coco" alors que je ne savais pas ce que cela voulait dire ; et surtout il y avait des personnes qui ne voulaient pas me parler parce que j'étais dans cette association altermondialiste.

Enfin, le bureau des étudiants nous a supprimé nos financements parce que nous étions soit-disant partisans ! Partisans pour quel parti ? Je n'ai jamais compris ! Nous ne l'étions pas le moins du monde. Nous avons tenté de comprendre ce qu'il se passait et avons fini par apprendre que l'administration de l'école était derrière cette suppression de budget. J'étais choquée ! Qui



avait-il de mal à projeter des films sur l'économie ? Qui avait-il de mal à analyser le contenu du Traité Constitutionnel Européen ? Suite à mon article que j'avais montré à un de mes enseignants préférés en économie, il m'avait dit de faire attention, que cela pourrait compromettre des embauches. Je ne sais toujours pas aujourd'hui qui avait demandé la suppression des fonds de l'association, ni même pourquoi, même si je l'imagine.

10 ans plus tard, je sais que si nous nous n'étions pas partisans, l'UTC,

elle, avait une image politique à soigner. J'imagine auprès des entreprises à qui elle fournit des ingénieurs.es.

J'imagine auprès des élu.es politiques des instances qui la finance. Comprendre et dire les conséquences de l'idéologie néolibérale n'était pas bienvenu. Et pour tout vous dire, aujourd'hui j'ai même le sentiment que penser n'était pas réellement bienvenu non plus.

J'ai continué à m'intéresser aux différentes manières d'apporter ma contribution pour tenter d'améliorer le monde. Je me suis passionnée pour les politiques de lutte contre les changements climatiques et l'épuisement des énergies fossiles, pour lesquelles j'ai travaillé. Je me suis passionnée pour l'autogestion, les

luttons des chômeur.euses, du droit au logement, des retraites, de la loi travail, etc. J'ai manifesté un nombre incalculable de fois. J'ai animé beaucoup de débats, projeté beaucoup de films, passé des heures et des heures en réunions pour déchiffrer les réformes, imaginer comment agir, agir. Aujourd'hui je travaille pour que les femmes soient considérées comme ayant autant de valeur que les hommes, et le boulot ne manque pas ! Parce que j'avais oublié de vous dire que mon père était très embêté de n'avoir eu que des filles...

Je reste très reconnaissante à celles et ceux qui avaient créé l'association Attac à l'UTC, et de leur ouverture politique.

Je n'ai jamais essayé de travailler en tant qu'ingénieur.e. J'y pense de temps en temps, pour l'argent, parce qu'en bureau d'études ou dans une grosse boîte, j'ai l'impression que c'est facile. Qu'il n'y a pas de questions à se poser, qu'il faut appliquer des trucs bêtement. Ou tout simplement par curiosité. Mais je crois que je préférerais travailler pour la protection sociale en réalité.

Maintenant, j'ai envie d'avoir les yeux ouverts sur l'histoire qui est en train de s'écrire dans mon pays et de tenter de l'influer positivement. Cela veut dire agir pour : l'égalité entre les personnes, la redistribution des richesses et des revenus aux personnes ne travaillant pas, le remboursement des soins médicaux, le développement de notre système de protection social... Car je sens les inégalités s'accroître comment avant la Seconde Guerre Mondiale.

Cela veut dire ne plus laisser personne me faire taire, m'empêcher de dire ce que je sais, et à commencer par les quelques administrateurs et dirigeants de l'UTC, conservateurs et aux bottes de quelques partis... plus que partisans, eux, pour le coup ! ■

« L'UTC, elle, avait une image politique à soigner »

Pépite de l'histoire

CE TEXTE REPRODUIT L'EXTRAIT d'un débat contradictoire entre l'UGE et la FNAGE dans les années 60/70.

L'UGE, pour l'Union des Grandes Écoles, regroupait l'ensemble des BDE des écoles d'ingénieurs de France (aujourd'hui équivalent au BNEI).

Au départ absolument corporatiste et réactionnaire, elle défendait l'élitisme des écoles d'ingénieurs.

Mais pendant la guerre d'Algérie, l'UGE va se rapprocher fortement de l'UNEF et va petit à petit changer de position politique.

L'UGE joua ainsi un rôle important dans les mouvements de grèves et de révoltes qui ont pu avoir lieu dans certaines écoles d'ingénieurs pendant mai 68.

En réaction à cette radicalisation sur internet (enfin, internet n'existait pas encore...), se crée un autre syndicat, la FNAGE : Fédération Nationale des Associations Générales Étudiantes. L'idée était de casser la politisation de l'UGE et de revenir aux sources afin de défendre les intérêts propres de l'ingénieur en tant que classe dominante.

A travers le jeu des subventions, abondantes pour la FNAGE tandis que l'UGE manquait de plus en plus, c'est la vision corporatiste et "apolitique" (sic) de la FNAGE qui triompha.

Aujourd'hui encore, nous sommes "représentés" par cette idéologie de connivence avec le patronat et le monde de l'entreprise au travers du PDE (Promotion et Défense des Étudiants). Le BDE de l'UTC étant rattaché au BNEI, lui-même rattaché au PDE.



UGE

VS

FNAGE

En développant des enseignements à fort contenu idéologique (économie, sciences sociales, conférences de représentants du grand patronat), le pouvoir essaie de mouler les étudiants conformément aux intérêts de la classe dominante. Loin d'être objectif, pluraliste ou même scientifique, le contenu de ces enseignements est marqué par la volonté de faire accepter le système économique et social actuel et ses limites.

Ses enseignements contribuent à la reproduction des rapports de dominations au sein du système productif en transmettant des savoirs qui se résument à une volonté d'assurer l'assentiment des travailleurs à mettre en place les directives patronales. Nous sommes opposés à un enseignement supérieur inféodé au patronat.

La formation d'ingénieur tend à conditionner les futurs cadres afin qu'ils se conforment aux normes de l'ordre social existant. Hors l'étudiant est un travailleur intellectuel et non un apprenti cadre.

L'évident conditionnement social du milieu cadre empêche l'étudiant de s'interroger sur la validité de la formation reçue et sa signification sociale. C'est pour nous inacceptable.

Nous ne voulons pas d'un enseignement décourageant toute tentative de réflexion et conditionnant à la recherche individualiste du profit et de la conformité.

À l'inverse, la formation doit permettre au cadre d'être conscient de la situation hiérarchique, économique et sociale qui est la sienne. C'est indispensable à une vraie liberté pour agir en faveur de la transformation.

Nous pensons que la grande école doit donner un enseignement général professionnel et seulement celui-ci. Nous croyons que ce n'est pas son rôle de former un futur citoyen, ce n'est pas l'école du citoyen. Certes que cette formation est nécessaire, mais c'est le rôle des groupes d'études économiques, des bureaux d'élèves, du syndicalisme et des partis politiques, mais ce n'est pas le rôle de la grande école.

Les écoles favorisent la passivité de l'élève ingénieur que ce soit par son maintien dans un certain confort matériel et intellectuel, par la diffusion du mythe de la supériorité de l'ingénieur transmis par les rites que sont l'asétisme des études, la mise en scène d'un concours hiérarchique, l'auto-satisfaction des sociétés d'anciens ou encore le partage d'un vocabulaire commun restreint à un groupe qui se vit ainsi supérieur aux autres.

Nous défendons la démocratisation des études et la responsabilisation des ingénieurs. Par exemple, la participation aux réformes pédagogiques doit être un outil de formation à part entière comme la première tâche d'adulte de l'élève ingénieur.

Cette politisation de l'UGE est inacceptable. Elle abandonne complètement la défense des intérêts des élèves des grandes écoles.

Nous ce que l'on veut c'est renouer avec les origines apolitique et corporatiste du groupement des élèves d'ingénieur.

Extrait de la conférence gesticulée
"Pourquoi j'ai refusé mon diplôme d'ingénieur"
Mathieu Dalmais